Document generated on 10/12/2024 5:10 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Daniel Morin
jeune cinéaste

Mario Cloutier

Number 170, March 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49944ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Cloutier, M. (1994). Daniel Morin : jeune cinéaste. *Séquences*, (170), 28–30.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DANIEL MORIN

Jeune cinéaste

Daniel Morin a plein de projets. Originaire de la Gaspésie, ce cinéaste, qui vient d'avoir 30 ans, a lancé récemment son tout premier long métrage, Tendre guerre, **un film relatant la rencontre entre un père vétéran du Viêt-nam et son fils qu'il ne connaît pas. Il a de plus signé l'adaptation du très beau roman de Sylvain Trudel, *Le Souffle de l'Harmattan*. Enfin, il produit le deuxième long métrage de Denyse Benoît,** Magic Wallet, **avec, entre autres, Rémy Girard et Marcel Leboeuf.**

Avec sa productrice Suzanne Gauthier, Daniel Morin partage une vision rafraîchissante du milieu cinématographique, une vision à la fois ironique et lucide. Une chose est sûre, Daniel Morin croit au jeune cinéma. Il en fait et il en vit. Mal, mais cela n'a plus rien d'étonnant au Québec. *Séquences* a rencontré ce jeune créateur passionné lors du dernier Carrousel International du film de Rimouski, où avait lieu la première mondiale de Tendre guerre. **Ont aussi participé à la discussion: Marcel Leboeuf et Gérald Thomassin, acteurs principaux et Suzanne Gauthier.**

Mario Cloutier

Séquences — Ce n'est jamais une mince affaire de mener à terme un projet de premier long métrage, mais dans le cas de Tendre Guerre, **ce fut particulièrement long?**

Daniel Morin — Le premier scénario date de 1986. Il y a eu vingt autres versions jusqu'en 1991. Ensuite, avec Suzanne, ce fut l'enfer du financement, l'enfer étant un bien petit mot. Les deux raisons majeures des délais, à mon avis, sont le fait que c'est une première oeuvre et aussi le sujet comme tel: la présence du Canada et de soldats canadiens au Viêt-nam. À ce propos, nous avons vu des photos de l'armée canadienne à Saïgon en 1965 et on sait que 30 000 volontaires canadiens y sont allés sous le drapeau américain.

— Comment est venue l'idée de ce sujet étonnant?

D.M. — Au cégep Ahuntsic, un prof d'histoire nous avait parlé de cette réalité que bien peu soupçonnait. Puis, j'avais été bien impressionné par **Apocalypse Now** de Coppola. Avant le tournage, j'ai aussi lu l'excellent livre de Pierre Blais, *Loup solitaire*.

Marcel Leboeuf — Je l'ai lu également. C'est assez incroyable tout ce qui est arrivé à ce Québécois au Viêt-nam. C'est fascinant. Le livre est plein de détails très crédibles sur l'expérience qu'il a vécue. Ça m'a beaucoup touché et servi pour mon personnage.

— Et le budget total du film s'élève à 975 000 $?

D.M. — Oui et ce montant inclut tous les

différés. Ce genre de budget place le jeune cinéma dans une position difficile. Les organismes de financement risquent d'évaluer toujours les budgets à la baisse en disant: regardez, il est possible d'en faire plus avec moins, comme l'a démontré tel ou tel cinéaste. L'O.N.F. n'a même pas voulu s'impliquer en arguant qu'il ne s'agissait pas d'un sujet canadien. Nous avons donc travaillé avec un budget très serré et nous avions commencé à tourner quand Téléfilm a signé une entente avec nous pour une coproduction, et ce, parce que tous les techniciens et les acteurs avaient accepté d'investir 50% de leur cachet dans le film. Heureusement, nous avons un bon distributeur en Malofilm.

— Le point fort du film c'est l'osmose qui se crée entre le père et le fils, deux personnages pas toujours sympathiques. C'est un vrai rôle à contre-emploi pour toi, Marcel?

M.L. — Oui. Présentement, les offres que je reçois m'éloignent de la comédie et j'en suis bien content. Dans ce film, même si nous avons manqué de temps, je suis satisfait de la qualité de l'émotion que l'on retrouve dans les échanges entre Laurent et Didier. Nous ne tournions pas en continuité et ne pouvions pas nous remettre en question, mais la montée dramatique est bonne.

D.M.— Il faut dire que nous étions prêts pour ce tournage. Nous avons travaillé un an à l'avance avec le directeur photo, Robert Vanherweghem, pour établir un découpage technique qui comportait deux ou trois solutions à tous les problèmes éventuels.

Suzanne Gauthier — Et côté production, il n'y avait pas d'argent, alors pas question de dépenser quoi que ce soit pour des imprévus. Ce qui est très énervant pour une productrice; ça m'empêchait pratiquement de dormir.

— Et l'idée de Gérald Thomassin dans le rôle du fils?

D.M. — C'était avant que le film ne devienne une coproduction. Le scénario prévoyait que le fils, Didier, soit séparé de son père et vive en France avec sa mère. J'avais vu **Le Petit Criminel** de Jacques Doillon et j'ai envoyé le scénario à Gérald. Quand je suis allé le rencontrer à Paris, il s'était déjà approprié le personnage.

Gérald Thomassin — Je me posais des questions sur mon personnage et sur celui

Daniel Morin tournant **Tendre guerre**

Marcel Leboeuf

du père. Qui est-il? Pourquoi a-t-il fait le Viêt-nam? Je n'arrête jamais de me poser des questions quand je travaille sur un film. Ça fait partie du processus de création qui se poursuit jusqu'à la fin du tournage.

— Comment s'est déroulé le tournage justement?

D.M. — Nous avons tourné dans une vraie maison que nous avons dénichée à Saint-Hilaire. Deux hommes y vivent un peu en reclus avec une foule d'animaux: chèvres, chiens et chats. Un vrai bon sujet pour un documentaire. C'était incroyable comme endroit et très inspirant en même temps. Nous avons beaucoup rigolé au tournage. En investissant 50 % de leur salaire dans le tournage, les membres de l'équipe ont vraiment donné un effort maximum, parce que c'était aussi leur film. Un long métrage c'est quand même une machine qu'il faut faire rouler pendant vingt jours et j'ai été choyé de travailler avec des gens de métier qui m'ont beaucoup apporté. Et ce bel esprit d'équipe s'est également retrouvé en postproduction.

— La finale est intéressante. Vous évitez les clichés du héros triomphateur et celui du happy end pour laisser la fin ouverte. C'était prévu dans le scénario?

D.M. — Oui, mais encore là, Marcel y a mis du sien pour améliorer la scène. Tout le film représente un beau travail d'équipe; du jeu à la direction photo et de la musique à la conception sonore.

M.L. — Je pense que **Tendre guerre** prouve une chose. En vingt jours, Daniel a démontré qu'il était un vrai réalisateur, capable d'avancer malgré les problèmes, et Suzanne, qu'elle était une bonne productrice par ses talents d'organisatrice. Le scénario est bon, mais c'est dommage de ne pas avoir eu dix jours de plus pour peaufiner le film. Sinon, les preuves sont faites et je n'ai aucun problème à le défendre.

S.G. — On n'a même pas eu le temps de tourner tous les gros plans et les contrechamps voulus. C'est pour cette raison qu'il y a tant de plans séquences dans le film. Nous n'avions pas le choix. Avec la durée prévue du tournage, il fallait rouler. Il y avait notamment une scène intéressante que nous n'avons pas pu faire, où l'on aurait vu Laurent faire la cuisine... Nous avons subi aussi beaucoup d'intempéries, puisque nous tournions en novembre, sous la pluie et la neige.

— Et la postproduction?

D.M. — Le montage avec Hélène Girard s'est très bien déroulé. Il n'y a pas de place pour l'ego dans une salle de montage et je l'ai appris avec elle. C'est elle qui m'a montré à rire de mes erreurs et à me concentrer vraiment sur ce qu'il y a de meilleur dans la pellicule imprimée, sans complaisance. Par contre, nous avons mixé en France et ce fut toute une autre paire de manches. Les gens voulaient mettre beaucoup de musique pour ne pas offusquer le compositeur et ils n'étaient pas habitués à travailler avec un excellent concepteur sonore comme Claude Beaugrand.

— Dès le départ, le film se destinait à un jeune public?

D.M. — Jeune public... Il faut s'entendre sur le terme. **Tendre guerre** est un film qui s'adresse aux adolescents de 15 à 17 ans, ainsi qu'à leurs parents. Même s'il peut paraître difficile de s'identifier à Didier ou à Laurent en raison de leur colère et de leur amertume, les gens sont touchés par l'émotion du film, par la franchise des sentiments que s'expriment le père et le fils, leur besoin d'amour. Ce genre de relations reste encore peu exploré dans le cinéma ici.

— Dans une première oeuvre, il y a souvent une plus grande part d'autobiographie. Est-ce le cas, surtout en ce qui a trait à la relation père-fils?

D.M. — Oui et non. Les premières versions du scénario me ressemblaient peut-être plus, mais mon père n'a pas fait le Viêt-nam. De plus, j'ai mis les choses au clair avec lui depuis longtemps. Il y a donc une distance évidente avec l'histoire finale... même si ma tante Odette a dit m'avoir reconnu à plusieurs endroits dans le film!

— Tu es très occupé avec tes projets et ceux des autres. Qu'est-ce qui s'en vient?

D.M. — On commence à tourner en avril le film de Denyse Benoît, **Magic Wallet**, l'histoire d'enfants qui se débarrassent d'un vieux cochon interprété par Rémy Girard. Pour ma part, je suis en train d'écrire un nouveau scénario. Cela se passe encore une fois dans une petite ville, parce que la nature est importante pour moi. C'est un film qui parle de la vie en collant à l'expérience d'un jeune paraplégique qui décide de se prendre en main, de se donner tous les moyens nécessaires pour vivre. Il veut profiter de la vie au maximum tout en étant placé dans une nouvelle situation qu'il n'a pas choisie. Mais le scénario n'est pas prêt. Il n'en est qu'à sa deuxième version. J'en ai un autre qui coûterait dans les 8 à 10 millions, un beau film d'aventures, s'il y avait un producteur intéressé...

S.G. — Wow! Daniel, j'ai pas les reins assez solides. Je n'embarque pas là-dedans avant une dizaine d'années, quand je ferai partie de *la vieille* gang de producteurs à la retraite... ou qui devraient être à la retraite! ✰

Gérald Thomassin et Marcel Leboeuf